



HAL
open science

Expérience populaire de l'habiter : la cabane de la fin du monde

Laurence Nicolas

► **To cite this version:**

Laurence Nicolas. Expérience populaire de l'habiter : la cabane de la fin du monde. Habiter, 2023, 1, pp.15-25. <10.61953/hbt.3392>. <hal-03989994>

HAL Id: hal-03989994

<https://hal.science/hal-03989994v1>

Submitted on 11 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License



Expérience populaire de l'habiter : la cabane de la fin du monde

Laurence NICOLAS

Résumé :

Les cabanes de Beauduc, habitations de fortune installées sur le littoral camarguais, sont ici l'objet d'une réflexion sur la manière dont peut résonner dans nos sociétés contemporaines une telle expérience populaire de l'habiter. Dotée d'une fonction hétérotopique au sens foucauldien, s'inscrivant dans un « espace autre », l'expérience y est analysée dans ce qu'elle recèle de potentiel paradigmatique du point de vue du rapport à l'espace, lorsque ce dernier est produit par l'habitant lui-même, et du point de vue de l'habiter dans un milieu incertain, en contexte de changement climatique. Les registres symboliques et narratifs, les savoirs constructifs, adaptatifs à l'inondation et la notion de précarité qui y apparaît centrale four-nissent quelques trames de réflexions qui nous relient à cette expérience.

Mots clés :

Cabanes - architecture vernaculaire contemporaine – Camargue – Hétérotopie – Précarité – adaptation au changement climatique – Littoral

Abstract :

The cabins of Beauduc, makeshift dwellings installed on the Camargue coast, are here the subject of a reflection on the way in which such a popular experience of living there can resonate in our contemporary societies. Endowed with a heterotopic function in the Foucauldian sense, inscribed in “another space”, the experience is analyzed there in what it conceals of paradigmatic potential from the point of view of the relationship to space, when the latter is produced by the inhabitant himself, and from the point of view of living in an uncertain environment, in the context of climate change. The symbolic and narrative registers, the constructive knowledge, adaptive to the flood and the notion of precarity which appears central there provide some frameworks of reflections which connect us to this experience.

Keywords :

Huts - contemporary vernacular architecture – Camargue – Heterotopia – Precarity – adaptation to climate change – Coastline

*Precarity once seemed the fate of the less fortunate.
Now it seems that all our lives are precarious—even
when, for the moment, our pockets are lined.*

(A.L.Tsing, 2015 : 2)

L'origine de ce travail s'inscrit dans une perspective patrimonialisante. Au début des années 1990, je fus chargée, sous la direction d'Annie-Hélène Dufour, alors conseillère à l'ethnologie

au sein de la DRAC PACA, d'instruire et de rédiger les premiers dossiers de protection d'éléments matériels et architecturaux relevant du patrimoine ethnologique régional. Ces dossiers étaient destinés à être examinés au sein des commissions des Monuments Historiques auxquelles on venait d'adjoindre ce nouveau patrimoine, afin d'établir, via critères et conditions, leur inscription ou leur classement à l'inventaire du patrimoine régional. Le plus modeste dispositif vernaculaire, tel un chaudron destiné à la teinture de filets de pêche à L'Estaque, ou les vestiges d'un four à cade merveilleusement conservé dans son milieu collinaire varois, se trouvaient désormais au même rang que des chapelles romanes ou de prestigieuses demeures ; examinés au même titre, au sein de mêmes commissions, à revendiquer un même statut, celui de patrimoine. La question se posa très vite de la compatibilité entre cette modalité de traitement de ces productions matérielles vernaculaires et le détachement de leur arrière-plan humain, en particulier lors de dossiers concernant du patrimoine encore « vivant », comme pour cette forge artisanale dont le classement inquiétait le propriétaire parce qu'elle lui aurait interdit certaines évolutions de son système technique, celui-là même qui avait attiré l'attention patrimoniale. Cette perspective patrimonialisante face à de tels dossiers pouvait fixer arbitrairement le mouvement même de la vie, tuant ce qu'elle pense protéger, faisant quelque part écho à la *beauté du mort* de Dominique Revel et Michel de Certeau (De Certeau, 1980 : 238-239), où l'opération de reconnaissance de la culture populaire passe par son abolition ou sa censure. Il a fallu qu'il soit mort pour être beau, ou considéré comme tel. Mais l'instruction de l'un de ces dossiers allait m'emporter sur un itinéraire de longue durée et confronter cette question à son paroxysme.

1. Les gueux du bord de mer

C'est donc guidée par cette perspective de valorisation patrimoniale que j'arrivais en février 1993 à Beauduc, important ensemble laguno-marin situé sur la Pointe Sud-Est de la côte camarguaise et principalement dévolu à l'exploitation du sel depuis les années 1960. Une station de pompage y prélevait toute l'eau de mer nécessaire à l'alimentation des salins et voisinait une station de pêche mentionnée dès les premières levées de cartes de cette langue de sable, à peine atterrie au milieu du XVIII^{ème} siècle. Pour rejoindre cette station de pêche, où s'exercent toujours petits métiers et collecte de coquillages, notamment les tellines¹, il faut quitter les axes routiers et emprunter une piste sableuse, caillouteuse et souvent excavée par les pluies de 12 km, au milieu des étangs. Le site abritait alors également un ensemble important d'habitations de fortune réparties sur trois quartiers distincts² constituées d'implantations différenciées, du point de vue de leur ancienneté sur les lieux, du type de leur fréquentation, saisonnière ou annuelle, marquée par l'ancrage familial, social ou professionnel. L'absence de voirie, avait donné lieu à des cheminements incertains et mouvants entre les différents groupements d'installations humaines parfois séparés par des inondations marines épisodiques, appelés les *empleins*³, cernant ces îlots de vie humaine au milieu de la lagune. L'absence également de raccordement électrique et

¹ *Donax trunculus*, petits coquillages bivalves très appréciés dans la gastronomie camarguaise.

² En 1995, j'avais comptabilisé 454 installations à demeure sur le site qui rassemblaient en pleine saison d'été entre 1700 et 2000 individus, pour la plupart issus de couches populaires locales. Ces installations de type cabanons, caravane cabanon ou encore bus cabanon étaient réparties en trois zones distinctes : Beauduc village, Beauduc nord et Beauduc plage

³ Les empleins sont des épisodes d'inondation survenant sur le littoral du delta du Rhône, équivalents à une mini-marée pouvant atteindre jusqu'à 80 cm.

d'adduction d'eau avait conduit les occupants des lieux à se rendre indépendants de ces réseaux techniques, en récupérant l'eau de pluie dans des cuves et en se fabriquant l'énergie, au moyen de groupes électrogènes puis de panneaux solaires, et d'éoliennes. Michel de Certeau (1990, 1994) croyait en l'effet émancipateur des braconnages auxquels donnent lieu certaines pratiques, qu'il s'agisse de l'homme ordinaire lors de ses cheminements dans l'espace ou du locuteur dans la langue, ou ici du bâtisseur de cabane. De fait, cet habitat résonnait comme une « prise de parole » (De Certeau 1968) en tant que système constructif et traduisait l'acquisition d'une autonomie. Forme de braconnage dans l'habiter, recourant à l'ironie, la caricature, la miniaturisation, comme pour minorer la tactique, ou l'alléger et lui donner quelques atours, des allures d'expérience créatrice, un parfum de poésie, un style. Sortes d'habitants paysagistes (Lassus 1977) en somme, dont l'ensemble des installations regroupées aboutissait à une forme paysagère singulière, à l'écart des normes et du discours architectural et urbanistique. Pratiques de pêche, de ramassage et de cueillette, recompositions familiales et sociales saisonnières, réseaux d'échange et de coopération, fêtes, assemblées politiques sur la défense, l'organisation et l'aménagement du lieu formaient l'essentiel de la vie sociale de ces occupants, sans droits ni titres, menacés d'expulsion de ce bout du monde et raison même de ma présence. Pouvait-on faire valoir quelques traits matériel ou social digne d'une valorisation patrimoniale qui garantirait une forme de protection, de conservation ou de sauvegarde de ce petit monde ? Mais comment faire le tri dans ces pratiques et dans cet habitat hétéroclite au vu de l'ensemble cohérent qu'il semblait former. Ce mode d'habiter le littoral, ces façons de faire et d'être rassemblant l'ensemble des occupants, mais aussi plus largement toute une population locale liée à eux par des réseaux parentaux, amicaux ou seulement d'un point de vue sociologique, par la proximité sociale offerte par ce collectif. Sorte de plage des pauvres à la Hoggart⁴. Cette configuration sociale ne pouvait-elle pas alors être appréhendée par sa modalité d'occupation du monde : habiter le précaire ? C'est ainsi qu'au fil du temps j'agrégeais d'autres dimensions que la seule visée patrimoniale, que je n'abandonnais cependant pas, jusqu'à évoquer un modèle de société, d'humanité (Nicolas 2008), et à bientôt considérer cette expérience populaire de l'habiter comme la préfiguration, l'anticipation et même l'apprentissage de la condition même de notre monde contemporain, à savoir la précarité⁵, la fragilité, l'incertitude qui semble aujourd'hui nous guetter à chaque coin de rue, virus contagieux, fleuves en crue, submersions marines et autres calamités, comme la 6^{ème} extinction, l'effondrement de notre monde, du système économique, l'apocalypse en somme. Dès lors, suivant cette préoccupante perspective la question devient la suivante : selon quelles modalités faudra-t-il vivre dans ses ruines ? Cette expérience de l'habiter n'apparaît-elle pas alors aussi comme l'occasion d'un stage de survie pour se préparer au pire ?

Il pourrait apparaître audacieux de conférer une telle dimension de « modèle d'humanité » à ces gueux du bord de mer et leurs habitations de fortunes, souvent laides ou disharmonieuses, d'un point de vue esthète car inféodées à la disponibilité des matériaux de construction, sommaires et minimalistes dans leur conception architecturale et leur système constructif. Elles sont pourtant bien le siège de pratiques techniques, sociales, culturelles, et donnent lieu à un ensemble de valeurs et de normes, privilégiant un certain type de relation sociale (Nicolas 2008). Par ailleurs ces habitations de fortune, pourtant de bric et de broc,

⁴ « Les membres des classes populaires ont leur plage à eux et leur coin de ville qu'ils reconnaissent aussitôt comme leur et où ils se sentent à l'aise » (Hoggart, 1970 : 198).

⁵ Anna Tsing (2015) en fait la condition de notre monde actuel.

réalisées à faible coût, sans grande valeur au fond, représentent des objets de très grande affection, au sens de Véronique Dassié (2020), c'est-à-dire jouant le rôle d'une épiphanie de soi et renvoyant à « une rhétorique de l'autoportrait collectif » (Dassié 2020 : 74). Revenons un peu plus en détail dans cet ensemble de pratiques et cette place qu'occupe la cabane comme clé de voute du système, du collectif, de ce monde, en nous posant la question de ce qui en ferait éventuellement un « espace autre » au sens foucauldien (Foucault 1994), où se déploierait un éventuel modèle d'humanité ou, à tout le moins, une expérience humaine à prendre en considération au regard de son mode de vie et d'habiter spécifique.

2. Hétérotopie

Dans son acception originare, issue du langage médical, une hétérotopie est l'anomalie congénitale d'un tissu ou d'un organe placé à un endroit du corps où il ne devrait pas se trouver, tels des neurones situés hors du cortex qui caractérisent l'hétérotopie neuronale, parfois responsable de crises d'épilepsie. Foucault l'érigera en concept dans les années 1980, pour caractériser la localisation concrète d'une utopie, quel est donc le chemin de pensée qui conduit Foucault à faire effectuer une migration de cette notion médicale dans le champ de sa philosophie ? Est-ce la présence forcément incongrue, non attendue et non académique de ces espaces et de ce qu'ils abritent dans leur rapport au reste du monde ? Le concept s'applique-t-il à cette appropriation sociale et culturelle du territoire représentée par le « phénomène » Beauduc ? Phénomène au sens d'une manifestation sociale et spatiale inscrite de manière précaire dans un milieu incertain ?⁶ Pour répondre à cette question il conviendrait de passer notre objet au crible des principes listés par Foucault qui autorisent le recours à un tel concept. Le premier pourrait presque constituer à lui seul un vaste programme d'études comparatives puisque selon Foucault, partout dans le monde sont créées des hétérotopies, pas une seule culture humaine n'y échapperait, il s'agirait d'un invariant, d'un universel prenant diverses formes, hétérotopie de crise ou de déviation. Notre objet s'inscrit-il dans un tel programme ? Examinons les cinq autres principes pour en décider. Le deuxième principe réside dans le fait que ces hétérotopies sont soumises à des modifications et des changements de fonctionnement dans l'histoire des sociétés, elles évoluent avec le temps, l'expérience populaire de l'habiter à Beauduc a subi de profondes modifications entraînant des changements de fonctionnement durant les trois décennies que j'ai pu observer et tenter d'analyser (Nicolas 2016). Elles ont aussi la possibilité d'être plusieurs espaces en même temps, et de conjuguer « des temps de rupture absolue avec le temps traditionnel » (Foucault 1994 : 759). Ce sont les hétérotopies chroniques qui relèvent du temps « dans ce qu'il a de plus futile, de plus passager, de plus précaire et cela sur le mode de la fête. » Foucault cite alors « les foires, ces merveilleux emplacements vides au bord des villes, qui se peuplent, une ou deux fois par an, de baraques, d'étalages, d'objets hétéroclites, de lutteurs, de femmes-serpent, de diseuses de bonne aventure. Tout récemment aussi, on a inventé une nouvelle hétérotopie chronique, ce sont les villages de vacances. » (Foucault 1994 : 760) Ces hétérotopies-là abolissent le temps. Mode ludique, sinon rabelaisien ou carnavalesque, caractérisent fortement le mode par lequel s'exprime notre expérience beauducoise de l'habiter se livrant à l'autoconstruction de son propre

⁶ S'il est un territoire français caractérisé par l'incertitude, c'est bien la Camargue ! Sa situation de delta lui confère une instabilité que les digues du Rhône et de la mer avaient contribué à conjurer à partir de la fin de XIX^{ème}. Un siècle plus tard d'importantes crues fluviales et un forçage marin de plus en plus intense firent voler en éclat les certitudes ingénieriales et aménagistes pour contrer l'instabilité chronique du sol.

village de vacances, à sa façon. De même en ce qui concerne la rupture temporelle qu'opère le déplacement topologique sur les lieux. L'extrême dilatation du temps, perçue lors de séjours dans cette espace, résolument autre, s'accompagne d'une vertu amnésique qui annihile, ou met en suspens, ce qui relève du monde que l'on quitte pour rejoindre cette *Nef des fous* voguant dans un espace-temps incertain. Le cinquième principe concerne le degré d'isolement et les modalités d'accès à ces espaces autres, qu'il s'agisse de rites ou de gestes accomplis. Intégrer le monde beauducois suppose de se soumettre à certains critères qu'édicte à la fois le collectif et la confrontation directe au milieu dans lequel il s'inscrit. Le dernier trait quant à lui, servant à déterminer le caractère hétérotopique de l'espace considéré, s'examine à la lumière du rapport entretenu avec l'espace restant. Foucault en discerne deux tendances, deux directions, l'une empruntant le chemin de la critique, de la contestation, créant « un espace d'illusion » pour ce faire, l'autre jouant sur le mode de la compensation et tentant d'offrir la possibilité d'un monde presque parfait. Oscillant entre l'une ou l'autre de ces deux directions, l'espace hétérotopique se fait alors le dépositaire d'une « grande réserve d'imagination », sans laquelle nous dit Foucault « les rêves se tarissent ». On comprend ici l'intérêt heuristique à mobiliser un tel concept pour tenter d'entrevoir le potentiel de notre espace hétérotopique. Les cabanes de Beauduc contiennent une grande réserve d'imagination, qu'il s'agisse de la geste constructive dont elles sont le résultat et qui invente, caricature ou détourne des formes architecturales, ou qu'il s'agisse du collectif qui ce faisant, se réapproprie l'ensemble des conditions matérielles qui président à l'habiter, lui conférant une autonomie et une adaptation manifeste au lieu. Les relations entre les membres de ce collectif, les pratiques qui en découlent, relatives à l'acquisition de ressources naturelles, coquillages, poissons, herbes sauvages ou médicinales, ou encore celles qui sous-tendent les nombreux réseaux d'échanges à l'œuvre ou celles qui animent l'intense sociabilité de ce collectif, valorisant le laisser aller de soi, le relâchement des corps, invitent alors à faire l'expérience de *communitas* (Turner 1991 ; Nicolas 2008). Tout se passe comme si tout cela était déposé en quelque sorte dans l'habitation de fortune, elle-même mouvante et soumise à des menaces constantes, l'autre, l'extérieur, l'Etat et son appareil réglementaire, les protecteurs de nature, perçus comme des colons venus annexer le territoire des gueux sans droits ni titres. Les forces naturelles constituent également des menaces, tels les courroux répétés de la mer et, dans un contexte de changement climatique, les placent aux avant-postes d'une situation qui nous concerne tous. Ils n'apparaissent alors plus seulement comme les gueux du bord de mer mais d'avantage comme les sentinelles du bout ou de la fin du monde, dont l'humilité, la sobriété des moyens, la capacité d'adaptation au milieu, les savoirs qui y sont rattachés et l'*empowerment* qui en résulte pour chacun d'entre eux, résonnent les questions lancinantes posées par l'imminence annoncée d'un épuisement écologique et planétaire qui affecteraient nos modes de vie et d'organisation économique et sociale et plus largement l'expérience même d'habiter le monde.

3. La dimension mythique de la relation au lieu

Mon arrivée coïncidait avec la montée en puissance de la menace d'éradication de ces installations « sauvages », je pus ainsi observer la mise en place progressive du mouvement de résistance qui se constitua en retour. Plus enclins à vivre leur monde sur le mode du relâchement et du laisser-aller, la mobilisation suivit un rythme hésitant et comme c'est souvent le cas ne dût véritablement son succès qu'à l'opiniâtreté et la constance d'un petit

nombre de personnes, dotées de capacités citoyennes pour assurer la médiation et la traduction d'un monde à l'autre. La mobilisation de plus en plus active entraîna néanmoins un double enhardissement, tant du point de vue de la pratique - les actions citoyennes visant l'organisation et la gestion de l'espace se multiplièrent, les constructions aussi - que de celui de l'identité beauducoise de plus en plus brandie, affirmée. Cette consolidation de l'assise identitaire les conduisit à oser investir l'espace public par le biais d'une importante manifestation, certes sur le mode carnavalesque, mais réunissant un cortège suffisamment important pour décider une partie des édiles locaux à se ranger à leurs côtés. Mais au bout de 10 ans, l'Etat décida d'une opération de démolition, via la préfecture de Région, qui retentit alors comme la fin de Beauduc. Interrogé par un journaliste le jour même de la démolition, un pêcheur de tellines déclare : *C'est un mythe qui est en train de mourir, c'est une façon de vivre, c'est un peu de liberté qui s'en va*. L'homme secoue alors la tête comme abasourdi, les yeux mi-clos. Les Beauducois s'activèrent à tenter de continuer à défendre leur monde et lors d'une autre manifestation d'envergure, sur la place de la République de la ville d'Arles, face à une foule aux visages fermés par le traumatisme qu'avait provoqué la démolition, ce fut le recours à une notion tout aussi chargée de connotation animiste à laquelle fit appel le leader du groupe, écoutons-le : *Beauduc c'est une entité. Là on l'a amputé des deux jambes, ce n'est plus Beauduc dans ce cas-là, et vous le savez bien vous qui le fréquentez, il ne s'agit pas de garder un petit morceau, Beauduc c'est une entité et cette entité nous souhaitons la conserver*. Penser Beauduc comme un mythe signifie ici bien plus qu'un raccourci de langage, et rejoint l'impératif catégorique maintes fois entendu sur le terrain : *Beauduc c'est sacré !* Le personnifier sous la notion d'entité non morcelable, dont toutes les parties dépendent, l'ériger en l'essence même de quelque chose, peut-être d'imaginaire ou de chimérique, mais participe d'une relation entérinant une pensée qui recourt au répertoire animiste.

4. Une culture préfigurative ?

Il en va partiellement de même concernant les forces naturelles en action ou l'acquisition des ressources naturelles. Car cette expérience populaire de l'habiter engendre un mode de vie et des rythmes enchevêtrés entre espèces animales, végétales et humaines (Barthélémy, Nicolas 2002), tout comme avec les forces naturelles qui s'expriment sur le milieu, conjuguer avec la mer, ses tempêtes, sa force érosive, submersive, n'est pas un vain mot pour celui qui habite Beauduc. C'est également se confronter à un scénario de fin du monde, quotidiennement ou saisonnièrement, doté d'une vertu annonciatrice, préfigurative. Doit-on alors préférer la désignation de « culture préfigurative » plutôt que de modèle d'humanité ? La mémoire des emblemes exceptionnels participe de l'histoire du lieu, fait naître des associations, des techniques, un certain rapport au milieu. Les modes d'attention aux éléments naturels relèvent parfois d'un tel registre, je me souviens de la délicatesse de ce pêcheur à l'adresse des poissons, lorsqu'il les démaillait de ses filets, ou à celle des canards plongeurs ou des tortues caouanes qui s'y prenaient aussi parfois. Les prises ainsi libérées pouvaient repartir dans les flots ou les airs sous son regard réjoui, serein. Je songe aussi à la fièvre qui saisit les membres de ce collectif pris de passion pour telle ou telle ressource naturelle à disposition, comme à la saison des palourdes dont on raconte les déplacements, les enfouissements par la lecture des fonds vaso-sablonneux,



Fig.1 - Pêcheurs de Beauduc, juin 2022
avec l'aimable autorisation de Célia Laouadi ©

parmi d'autres récits de pêche ou de cabanons. Car nos habitants de la lagune sont pris de également de passion pour leur habitation de fortune. Bichonnée, customisée, rénovée, agrandie ou surélevée pour se mettre à l'abri de *l'emplein*, la cabane est également le support d'un registre narratif riche qui convoque, outre le réseau d'échange et d'entraide, des formes d'identification aux éléments naturels, comme en témoignent les quelques exemples suivants d'appellations de cabanes évoquant tour à tour la musicalité de la mer, *la chamado de la mar*, la faible empreinte écologique, *le cabanon des moineaux*, l'homme ensauvagé, *l'ours*, l'espace et le temps redéfinis, *l'étang chaviré*... Ces installations humaines et les traces laissées par les cheminements humains sur le sable, comme une écriture, une carte à l'échelle un, nous livre, comme jadis aux douaniers arpentant et surveillant le littoral, la piste des écumeurs de plages. Evanescences traces qui résistent au temps suivant la qualité des sols, plus ou moins durs qu'il s'agisse des salants ou de vastes étendues de sable humide, boueux, mais qui sont aussi comme des lignes de vie discernables qui relient les affinités entre les hommes (Ingold 2013). Il faut évoquer aussi l'attention aux signes annonciateurs des changements de régime des forces naturelles comme les « bascules » de vents, le mouvement des poissons dans les étangs, la vitesse de progression des entrées de mer Alors bribes ou fragments animistes, simple ressort psychologique à disposition de l'esprit humain finalement où qu'il se trouve, d'où qu'il vienne, hier, aujourd'hui, demain ? De concert, ressources naturelles, matérielles mais aussi ressources narratives œuvrent au ressourcement éprouvé par les adeptes.

5. Prêter attention au milieu

Les formes d'empowerment ou pour le dire autrement l'augmentation de la capacité d'agir pour habiter un espace, ne concernent pas que les conditions strictement matérielles du mode de vie qu'on s'emploie à maîtriser mais aussi les ressources symboliques. Les produits de la cueillette sont ainsi comme des extensions des personnes, des trophées qui confortent les réputations et qui apportent de la fierté (Tsing, 2015 : 121). Elles sont aussi l'objet d'une accumulation par captation à des fins parfois marchandes, tout comme les ressources matérielles qui transitent aussi par les circuits plus classiques de l'économie marchande, je pense notamment aux éléments composant les dispositifs d'énergie solaire ou éolienne, mais qui s'inscrivent pourtant également dans une économie de don par l'enchevêtrement d'autres logiques de fabrication de la valeur, centrée sur la personne, sur les relations personnelles dans le cadre d'une économie qu'on pourrait qualifier à l'instar de Tsing d'économie basée sur le « don-et-le-trophée » (Tsing, 2015 : 127), visant à utiliser l'économie de marché capitaliste, tout en refusant la gouvernance. Toujours à la suite d'Anna Tsing envisageons cette expérience populaire de l'habiter comme des *communs latents* qu'elle décrit pour qualifier les espaces où se retrouvent les cueilleurs de Matzutakés, sorte d'enclaves, non exclusivement humaines constituées d'enchevêtrements mutualistes non antagonistes (Tsing 2015 : 255), dont elle souligne la difficulté de leur institutionnalisation, et leur localisation dans les interstices de la loi, relevant de l'infraction, du braconnage, procédant par contagion. L'expérience beau-ducoise de l'habiter obéit à ces caractéristiques mais contient également des enseignements retirés de la précarité de ce mode d'habiter. Du modèle d'humanité à une culture préfigurative, privilégiant un mode d'attention, une habileté particulière, une tactique ou une ruse pour réinvestir une place, perçue comme précaire, dans un monde incertain. Au plus près de l'ajustement à l'inondation, à l'extrême limite qu'augure le changement climatique ou à la plus fine limite de sa possibilité. Jusqu'ou

l'expérience de l'habiter peut-elle frôler le risque de l'inondabilité de l'espace où elle se déploie ? Saisonnièrement ou quotidiennement confrontés à l'évolution des forces naturelles, y étant soumis, les Beauducois ne renoncent cependant pas à la médiation technique notamment par le fait de la « culture du *levadon* »⁷ et de l'apprentissage tâtonnant auquel ils se livrent sur place. Mais dans une action technique à leur mesure, selon leur étalon, à échelle humaine – comme leur habitat- tout en se soumettant aux processus naturels, là aussi par le fait d'une culture du risque, d'une culture de l'inondation. Prenant en compte, apprivoisant, cultivant l'incertitude, ils attendent de voir ce que produisent leurs *levadons*. Permettront-ils de rester, d'habiter plus longtemps ? Ils attendent de voir, comme les cueilleurs de Matsutakés attendent de voir ce que produisent les perturbations et leurs interventions dans les forêts d'Amérique ou d'Asie sur la prochaine récolte de champignons. Sorte de stimuli appliqués au milieu pour le rendre plus fécond dans un cas, plus résilient dans l'autre. Les communs latents sont l'objet de formes de contractualisations, de privatisations note Anna Tsing (2015 : 267), l'appropriation privée de cet espace littoral, sa « contractualisation » progressive, entre dans ce cadre, sans toutefois reposer sur la notion de propriété privée. Les formes de subsistances qui s'y déploient, aux frontières extrêmes du capitalisme, l'existence même de ce commun latent, son fonctionnement, sont fortement liés à la notion de précarité, « condition de notre temps », qui accompagne ces « agencements », ces modes d'existences, de subsistance, ces mondes. Cette dimension intrinsèquement liée de la précarité évacuant la possibilité d'une planification qui cède le pas à l'art de faire attention – dont la précarité fournit le stimuli - comme un chasseur ou un cueilleur à l'affût, prompt à faire avec ce qu'il y a, tout en s'appuyant sur la mutualité et à partir de ressources de collaboration multi-espèces, nous intimant l'idée de se mettre aux aguets et prêter attention à ce à quoi on ne prêtait pas attention.

6. De la liminarité à l'enclave

Nous étions en 2004, je terminais en hâte ma thèse et la publiais en 2008, durant ce laps de temps s'effectua un échange de propriétaire de la lagune de Beauduc, jusque-là dévolue à la pré-concentration des eaux pour la fabrication du sel. Face aux forçages de la mer qui nécessitait de très gros investissements financiers, le groupe industriel des Salins du Midi rétrocéda l'ensemble lagunaire au Conservatoire du Littoral, établissement public créé en 1976 pour protéger le littoral et les espaces lacustres. Plus de 15000 ha furent concernés, mais lors de cette transaction, qui reste le plus important investissement financier dans l'histoire de cet établissement public, un des quartiers de cabanes, situé sur les terres des Salins, en fût écarté. Les installations humaines situées sur le Domaine Public Maritime furent bientôt toutes éradiquées tandis que le quartier, demeuré propriété foncière de l'industriel, fut maintenu et devint une enclave isolée au sein d'un vaste champ de reconquête écologique.

La force démonstrative de la geste architecturale et sociale du petit monde beauducois, sorte d'« *instant city* » (Agier 2021) de la lagune, encaissa là un revers que certains, parmi les victimes surtout, qualifièrent de rédhibitoire, de fatal, la fin du mythe, tel que le constatait le jour même de la démolition ce pêcheur de telline, mi- résident sur les lieux. Mais la domestication de la pratique beauducoise ne s'arrêta pas là : répartition spatiale des usages,

⁷ La Camargue, milieu deltaïque, se distingue par son absence de pierres, les *levadons* sont donc des levées de terre traditionnellement érigées pour protéger de l'inondation espaces habités ou cultivés.

encadrement des pratiques, limitation des déplacements, macarons pour accéder aux cabanes, rédaction d'une charte architecturale du cabanon (Nicolas 2016). Cet « espace autre » qui fonctionnait comme le seuil d'un autre monde, *l'instant ailé au moment où il s'envole* (Blake, in Turner 1969 : 130), dans lequel pouvait se glisser tout au chacun, même l'espace d'un court séjour, devint alors une sorte de camp retranché, de plus en plus refermé sur lui-même. Sorte de nef des fous échouée ou mise au radoub, ne pouvant plus rejoindre les rives du pays de cocagne. En dépit du cantonnement strict de son habitat et des pratiques qui y sont liées, l'expérience populaire de l'habiter se poursuit opiniâtrement, de manière restreinte et contrôlée mais sur le même principe d'incertitude concernant les contours de son devenir. Procédant par tâtonnements successifs, avec les moyens du bord, cette hétérotopie reste préfigurative d'un mode d'attention au monde, d'un mode précaire d'habiter le monde qui pourrait bientôt s'étendre jusqu'à nous, et receler en cela un modèle d'humanité. Dès lors, comme une cabane de la fin du monde, cette expérience pourrait nous faire ressentir - de manière très concrète, incarnée, convoquant tous les sens, toutes les ressources - ce qui ne nous parvient habituellement que sous la forme de visions fugitives mais qui est peut-être ce qui est à venir. Au bout du compte plutôt que d'un patrimoine relique, cette architecture vernaculaire contemporaine (Nicolas 2013) pourrait bien représenter un patrimoine du futur.

Bibliographie

- AGIER, M. 2021, « Fonder, habiter et bâtir » - Des campements aux *instant cities* » Revue *Esprit*, septembre 2021, p 83-94.
- BARTHELEMY C., NICOLAS L., « Pêcheurs amateurs du fleuve à la mer. Des pratiques ordinaires de nature au défi de la gestion environnementale », *Europaea*, Journal des Européanistes I - 2, anno VIII, Naturalia, 2002 : 283-301
- DASSIE, V. 2020, « Affordances sensorielles : de l'objet d'affection au portrait collectif. » *Anthropologie et Sociétés*, 44(1), 53-74.
- DE CERTEAU M. 1980, *La culture au pluriel*, Paris, Christian Bourgeois.
- DE CERTEAU, M. 1990, *L'invention du quotidien- I - Arts de faire*. Paris, Gallimard. 349 p.
- DE CERTEAU M. GIARD L., MAYOL P. 1994, *L'invention du quotidien – II – Habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard. 415 p.
- DE CERTEAU M. 1968, *La prise de parole. Pour une nouvelle culture*, Paris, Desclée de Brouwer. 167 p.
- FOUCAULT, M. 1994, « Des espaces autres », in *Dits et écrits – 1954-1988*, IV, p 752-762, Paris, Gallimard. 885 p.
- HOGGART R. 1970, *La culture du pauvre. Etude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Editions de Minuit. 420 p.
- INGOLD, T. 2013, *Une brève histoire des Lignes*, Zones sensibles éditions, 269 p.
- LASSUS B. 1977, *Jardins imaginaires*, Paris, Presses de la connaissance. 190p.
- NICOLAS, L. 2008, *Beauduc, l'utopie des gratte-plage – ethnographie d'une communauté de cabaniers sur le littoral camarguais*, Marseille, Editions Images en Manceuvre. 447 p.
- NICOLAS, L. 2013, « L'architecture vernaculaire, de l'agachon au cabanon », in BLONDEL J., BARRUOL G, VIANET R., *Encyclopédie de la Camargue*, Paris, Buchet Chastel. p 248-251.

NICOLAS L. 2016, « Pratiques de nature populaires et écologisation du territoire – les effets sociaux de la requalification d'un espace littoral » *Noréis*, N°238-239, p 59-67.

TSING, A.L. 2015, *The Mushroom at the End of the World - On the Possibility of Life in Capitalist Ruins*, Princeton University Press. 331 p.

TURNER V. 1969 [1990], *Le phénomène rituel – Structure et contre structure*, Paris, PUF, édition originale Aldline publishing Company, USA. 206 p.